

Pièce n° XIII. Note sur l'accroissement de durée des vivres qui aurait pu résulter soit de l'emploi rationnel des ressources existantes, soit de la mise à profit de celles qu'il eût été possible de recueillir.

MÉMOIRE ET RAPPORT

SUR LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DU RHIN ET SUR LA CAPITULATION DE METZ.

Considérations générales.

Une guerre à courte échéance avec la Prusse était depuis quelque temps dans les idées, et l'armée la désirait.

Le monde militaire sentait la nécessité de modifier notre tactique, comme conséquence de la facilité des mouvements stratégiques par les voies ferrées, de la puissance des armes à chargement rapide, désavantageuse aux races nerveuses, impressionnables comme la nôtre.

Des conférences multipliées furent faites sur les trois armes, tant au ministère de la guerre que dans les camps d'instruction et les garnisons.

Les intentions, comme les idées des nombreux conférenciers, pouvaient être bonnes, mais le résultat obtenu fut de jeter la perturbation dans les esprits, de ne plus avoir une instruction tactique inspirant confiance aux troupes, parce que ces innovations n'étaient pas consacrées par l'expérience du champ de bataille.

Il n'en était pas de même dans l'armée allemande, qui avait acquis de l'expérience dans la guerre des Duchés et la campagne stratégique de 1866.

Mobilisation, matériel, études topographiques, en prévision d'une guerre avec la France, tactique modifiée des trois armes, tout cet ensemble était bien coordonné, bien dirigé par un chef d'état-major général, pour ainsi dire inamovible; et, sur un ordre du roi de Prusse, émanant de son cabinet militaire, cette puissante, obéissante et savante machine militaire germanique entraînait immédiatement en action, munie de tous ses moyens, avec des chances certaines de succès dès le début des opérations, ce qui donne une grande force morale aux troupes pendant la continuation de la guerre.

Il était donc rationnel, puisque cette funeste guerre a éclaté avant que les ressources militaires de la France soient effectivement prêtes à agir, de ne livrer, autant que possible, que des combats défensifs, sur des positions connues et fortifiées par des travaux rapides.

A un tel jeu, l'armée ennemie se serait usée ra-

pidement, son moral en aurait été éprouvé, et sa marche envahissante certainement ralentie.

En principe, tant qu'une armée n'a pas acquis une supériorité morale sur son adversaire, comme conséquence d'un premier succès, ou par suite d'une disproportion notable entre les effectifs qui permet d'opérer des mouvements tournants à longue distance, il est préférable de faire la guerre méthodiquement comme au dix-septième siècle.

Nos places de guerre avaient toutes besoin de modifications urgentes et d'ouvrages extérieurs sur les positions dominantes, pour obvier à la portée de la nouvelle artillerie, aux effets destructeurs de son tir plongeant. Des travaux avaient été entrepris, mais ils n'étaient pas terminés, et on avait paré au plus pressé, en multipliant les traverses sur les remparts, les dotant de l'armement de sûreté, moins toutefois le personnel pour le servir, ce qui était insuffisant; enfin en blindant les magasins à poudre.

Les instructions avaient été données dans le commandement de l'Est, en 1868, pour que les projets des ouvrages à élever fussent établis de façon à y mettre immédiatement des travailleurs civils en cas d'urgence; on en était resté là faute de fonds.

Du reste, bon nombre de nos places de guerre n'ont plus, sous le rapport stratégique, la même importance que par le passé, si elles ne commandent pas ou n'utilisent pas les voies ferrées que l'ennemi peut suivre pour les tourner et pour couper les communications avec l'intérieur de la France. Metz, entre autres, est une de ces places par rapport au chemin de fer de Saverne à Nancy, Frouard, etc. Ses forts n'étaient pas achevés, et celui de Saint-Privat (en avant de Montigny), un des plus importants à l'est de la place, était à peine commencé et n'a jamais été armé.

Le grand quartier impérial n'aurait pas dû, dès le début, s'établir en première ligne comme à Metz, mais d'abord au camp de Châlons avec la garde et les corps d'armée en formation, comme armée de réserve, pendant que les deux premières armées se constituaient sur les frontières. Les principaux éléments de ces armées elles-mêmes auraient dû être complètement organisés en arrière des lignes frontières: la 1^{re} armée, celle d'Alsace, à Lunéville, Nancy et Pont-à-Mousson, etc.; la 2^e armée, celle de Lorraine, de Verdun à Metz, etc.; puis, au moment des hostilités, les deux premières se jetant en avant, s'établir avec l'armée de réserve, de Nancy à Frouard et le plateau de Haye, centre stratégique autour duquel les armées de Strasbourg et de Metz auraient pu opérer pendant la période défensive.

Un projet avait été établi en 1869 pour construire des ouvrages de campagne, afin de couvrir le point important de Frouard et tirer parti du plateau et de la forêt de Gaye comme camp retranché, pour y rallier, le cas échéant, les corps opérant

en Alsace et en Lorraine. L'attention du ministre fut de nouveau appelée sur cette position importante, peu de jours encore avant la déclaration de la guerre; il fut répondu:

« Quand nous serons là, nous serons bien malades. »

Dans les départements de l'Est, les douaniers, les agents forestiers, les compagnies de sapeurs-pompier qui comptent dans leurs rangs bon nombre d'anciens soldats pouvant rendre d'excellents services dans une guerre défensive, les uns comme guides attachés par petits détachements à chaque division d'infanterie, les autres pour la défense des places ou postes, étaient si mal armés que la compagnie de Thionville entre autres, qui avait l'apparence d'une compagnie du génie, par sa belle tenue, était encore armée de fusils à silex en 1868!

Quant à l'organisation de la garde nationale mobile, qui devait devenir une institution militaire réelle et utile comme réserve, elle fut enrayée, malgré le bon vouloir de tous, faute de fonds nécessaires alloués. Les cadres restèrent sur le papier, les hommes dans leurs foyers, les armes dans les arsenaux, pendant que nos ennemis se préparaient. On ne fit appel à son dévouement que dans les derniers moments, et alors tout se fit avec une précipitation regrettable, nuisible au bon emploi de cette jeune et vaillante troupe.

L'appel des réserves, fait à la dernière heure, ne permit pas de retremper dans la discipline et l'instruction ces anciens soldats éloignés des rangs depuis longtemps, et bon nombre d'entre eux n'étaient pas familiarisés avec le nouveau fusil (modèle 1866), ni à la marche. Les détachements rejoignirent par les voies ferrées leurs corps déjà échelonnés sur les frontières, et, aux premières marches faites avec des souliers non brisés, chaussures dont nos hommes de la campagne se servent rarement, il y eut une grande quantité de blessures aux pieds, et par suite, de trainards.

Le moral de ces hommes quittant inopinément leur famille, leurs travaux n'était pas à la hauteur des circonstances, et leur arrivée, loin de fortifier celui des jeunes soldats, a plutôt contribué à l'ébranler.

Notre infanterie est trop chargée, le paquetage est à modifier par la suppression de la demi-couverture, de la tente-abri, la simplification des ustensiles de campement par une division plus pratique de leur capacité, puisque avec le système actuel par escouade, dès qu'une marmite est perdue, plusieurs hommes restent alors sans aliments chauds, ou bien il faut emprunter à ses voisins, s'il reste le temps de s'en servir.

Il faut supprimer une grande partie des bagages, avoir un meilleur mode d'approvisionnement en employant les conserves alimentaires, tant que les

troupes sont en opérations préliminaires de combat.

Un des grands inconvénients d'établir un campement sous la tente est d'indiquer à l'ennemi votre effectif, de faire choix d'un emplacement convenable, d'y réunir les bagages derrière chaque corps, l'artillerie, l'ambulance, les services administratifs dans l'intérieur du camp, etc., etc.

Que de temps perdu le lendemain pour regagner les routes et se mettre en marche! Quel désordre peut en résulter dans le cas d'une alerte ou d'une attaque sérieuse!

Si cette façon de camper est bonne en Afrique, elle est nuisible en Europe, et cette campagne en est la preuve, puisqu'en mainte circonstance les troupes ont dû abandonner tentes, sacs et effets de campement.

Il est préférable de cantonner les troupes quand elles sont encore loin de l'ennemi, de les faire bivouaquer, autant que possible, sur les directions qu'elles doivent suivre, quand on prévoit un choc.

Les cantonnements ont en outre l'avantage que, par le contact avec la population, on a plus d'occasions d'avoir des nouvelles de l'ennemi par les impressions qu'elles éprouvent.

La puissance de destruction de l'armement actuel exige des commandants de corps d'armée une grande prudence dans leurs mouvements offensifs afin de ne rien livrer au hasard, puis une prompt exécution des ordres de mouvement qu'ils reçoivent du commandant en chef de l'armée.

A cet égard, nous devons encore modifier notre manière de faire et ne pas accepter les observations qui surgissent souvent au moment d'une opération pour des motifs qui peuvent avoir leur valeur, mais qui la retardent toujours: cela est arrivé mainte fois dans cette campagne.

Il est impossible de deviner la pensée du général en chef, et à celui-ci de la développer complètement dans ses ordres, puisque c'est le secret dans les opérations qui ordinairement en assure le succès.

L'instruction de notre infanterie doit avoir surtout pour but de lui donner la dose de sang-froid qui manque à son tempérament, dont les impressions ne peuvent être modifiées que par une longue et solide éducation militaire et une forte discipline morale. L'enthousiasme vient aujourd'hui se briser contre la puissance des engins perfectionnés de destruction, et la science seule peut lutter contre leur emploi à la guerre.

On ne doit plus faire un aussi fréquent usage des tranchées abri, faire coucher les soldats pour les défilés. Cette dernière disposition finit par les rendre timides, et, à un moment donné, il devient difficile de les faire lever spontanément, pour les porter en avant par un mouvement d'élan. Il est préférable d'amener la troupe à manœuvrer régulièrement dans l'ordre mince, lorsqu'elle est dans la zone d'action, pour obtenir un bon résultat de

ses feux, sans gaspiller ses munitions qui, aujourd'hui, sont plus difficiles à confectionner, en campagne, qu'avec l'ancien armement.

La cavalerie légère doit être augmentée, on diminue les régiments de cavalerie de ligne, ou bien en faisant faire le même service à ces derniers, en modifiant l'équipement des dragons (surtout la coiffure et la chaussure), afin qu'elle puisse fournir de nombreux détachements pour *battre l'estrade* autour des corps en marche, dans un rayon de 3 à 5 lieues, surveiller les mouvements de l'ennemi, enlever ses espions, sa correspondance, ne laisser passer personne pour lui en porter, enfin, répandre de fausses nouvelles pour l'inquiéter.

Nous devons être moins insouciant dans le service des avant-postes, qui *sont les yeux de l'armée*. Les officiers, sous-officiers et brigadiers qui les commandent doivent être constamment à observer les indices le jour, à écouter la nuit, à interroger les habitants, etc. Nous avons toutes les qualités désirables pour bien faire ce service et, à cet égard, on n'a qu'à se conformer au règlement sur le service des troupes en campagne (1833), qui est parfait, même pour notre époque; mais il faut revenir au caractère militaire de nos pères qui étaient moins frondeurs, plus disciplinés, plus patients à supporter toutes les vicissitudes de la guerre, et comprenaient mieux le sentiment du devoir à tous les degrés de la hiérarchie.

Un travail avait été adressé à M. le maréchal Niel, après la première série du camp de Châlons de 1869, sur le service de la cavalerie détachée auprès des divisions d'infanterie et corps d'armée. Il reçut l'approbation du ministre, qui m'adressa la lettre ci-après :

« Paris, le 28 juillet 1869.

« Monsieur le maréchal,

« J'ai reçu le rapport que vous m'avez adressé à l'issue de la première série du camp de Châlons, sur la répartition de la cavalerie dans les divisions et corps d'armée.

« Je l'ai lu avec la plus sérieuse attention; je partage toutes vos idées, et je considère ce travail comme destiné à exercer une très-heureuse influence sur l'esprit de nos officiers d'infanterie et de cavalerie.

« Je vous en remercie, et je m'empresse de le mettre sous les yeux de l'empereur.

« Le maréchal, ministre de la guerre.

« Signé : NIEL. »

L'artillerie divisionnaire doit être rendue à elle-même, je veux dire qu'une plus grande initiative doit être laissée aux commandants des batteries qui, toutes, doivent pouvoir remplir le rôle de l'artillerie légère comme dans les campagnes du premier Empire, et engager les combats presque au

même titre que les tirailleurs. Les batteries devraient être de huit pièces et les projectiles armés de fusées percutantes; les coffrets ne doivent, dans aucun cas, être surchargés de sacs, cordes, etc., comme l'habitude paraît en être prise.

Enfin, pour bien éclairer le commandant en chef, il est nécessaire, dans les comptes rendus des opérations journalières, d'exposer les faits et les résultats obtenus sous leur véritable jour militaire, et se conformer au règlement sur les citations à l'ordre de l'armée qui, si elles sont trop nombreuses et ne remplissent pas les conditions exigées pour l'obtention de cette récompense honorifique, en diminuent la valeur morale et causent souvent des jalousies, des antagonismes nuisibles au service.

INTRODUCTION.

Ce rapport, écrit en grande partie de mémoire, les archives de l'état-major général devant être au ministère de la guerre (1), est un exposé des faits militaires et politiques qui se sont produits pendant la campagne de 1870, du 17 juillet au 29 octobre, période dans laquelle j'ai la conscience d'avoir rempli mes devoirs avec énergie et loyauté.

L'honneur d'être placé à la tête de cette vaillante armée du Rhin, je ne l'ai pas recherché, mais j'ai dû l'accepter comme un impérieux devoir à remplir, malgré la situation critique où elle se trouvait dès le 7 août, parce que sur mon objection que MM. les maréchaux Canrobert et de Mac-Mahon étaient plus anciens et plus aptes que moi, il m'a été répondu que l'opinion publique unie à celle de l'armée me désignait pour cette redoutable mission.

La non-réussite qui est malheureusement le thermomètre de l'opinion publique dans notre impres-

(1) Lettre du 9 décembre 1870, et lettre du 2 janvier 1871, par lesquelles M. le général Jarras déclare ne savoir où sont les archives.

« Monsieur le capitaine, je vous prie de faire connaître à M. le maréchal Bazaine que je n'ai à ma disposition, ni ici, ni ailleurs, aucun des documents qu'ils vous a chargé de me demander une seconde fois.

« J'ai déjà fait cette réponse à votre première lettre le jour où elle m'est parvenue.

« Recevez, monsieur le capitaine, l'assurance de ma considération distinguée,

« Signé : JARRAS. »

« Francfort-sur-le-Mein, le 9 décembre 1870.

« Monsieur le maréchal,

« J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne m'est pas possible de vous envoyer le renseignement que vous me demandez par votre lettre du 29 décembre, qui m'est parvenue hier dans la soirée.

Recevez, monsieur le maréchal, l'assurance de mon respect.

« Signé : JARRAS. »

« Francfort-sur-le-Mein, le 2 janvier 1871. »

sionnable pays, même sur les hommes de son choix, m'a exposé aux accusations les plus iniques, les plus perfides, et livré, étant prisonnier, aux appréciations malveillantes d'esprits aussi faux qu'ignorants, aux colères et au dédain de la multitude.

Les malheurs de la patrie servaient d'excuse aux détracteurs, et mieux valait garder le silence pour ne pas amoindrir ceux dont les services pouvaient encore être utilisés.

Mais aujourd'hui il importe que les faits qui ont eu plus ou moins d'influence sur les opérations soient connus, afin que les hommes impartiaux puissent asseoir leur jugement et soient convaincus que cette armée qui est restée isolée pendant deux mois du reste de la France, et avec laquelle le gouvernement de la Défense nationale ou ses délégués en province ne se sont pas mis en relation, a lutté autant qu'il lui a été humainement possible de le faire.

Pendant cette longue période de privations morales et physiques, à l'exception de quelques officiers turbulents et ambitieux qui se sont séparés d'elle, l'armée ne s'est pas écartée un seul instant des sentiments de discipline et de loyauté qui font la force morale des armées régulières, sont la sauvegarde de la société et assurent obéissance et respect à ses gouvernants.

Le moment suprême amené par la famine étant arrivé, et lorsqu'il fut bien démontré qu'un dernier effort était impossible, j'ai fait abandon de personnalité, en me rappelant mes impressions de simple soldat volontaire en Afrique, il y a quarante ans, et je n'ai pas cru que mes droits allaient jusqu'à faire sacrifier inutilement, pour une folie glorieuse, des existences aussi précieuses à la patrie qu'aux familles.

Je n'en ai nul regret, puisque la plus grande partie de cette armée, à sa rentrée en France, a pu concourir puissamment au salut de l'ordre social, au maintien du gouvernement national et à la réorganisation de l'armée.

RAPPORT.

Arrivé à Metz le 17 juillet, pour prendre le commandement du 3^e corps qui s'y formait et centraliser, jusqu'à l'arrivée de l'empereur, le commandement de toutes les fractions de troupes se réunissant sur la frontière, j'entraî immédiatement en relation avec les autorités civiles, quoique l'état de siège ne fût pas encore proclamé, pour les inviter à faire activer les récoltes, à augmenter les ressources en locaux pour les ambulances, etc., etc.

Sans attendre que mon état-major fût constitué, j'allai le même jour à Thionville, où on commençait les travaux complémentaires de défense; mais l'armement n'était pas achevé et il n'y avait pas d'artilleurs.

J'eus une conférence avec les chefs de service,

afin de signaler au ministre ce qui était indispensable pour cette place désignée comme point de concentration du 4^e corps.

A Metz comme à Thionville, des régiments arrivèrent sans leurs effets de campement, leurs voitures à bagages, les divisions sans leur ambulance et leurs cacolets.

Il fallut organiser des commissions de remonte afin d'acheter les attelages nécessaires, les chevaux de selle pour les officiers qui, ayant le droit d'être montés, etc., etc. Tous ces détails administratifs, qui prennent des jours, immobilisent l'armée, ce dont l'ennemi, mieux préparé, profite pour se concentrer et se disposer à prendre l'offensive sur plusieurs points à la fois.

Quant à la mise en état de défense de la place de Metz, beaucoup de travaux importants restaient à exécuter. Les forts extérieurs étaient loin d'être achevés et armés, et celui de Saint-Privat, en avant de Montigny, n'existait pour ainsi dire que par son tracé, non plus que la redoute des Bottes.

En ce qui concerne les approvisionnements de toutes natures, l'insuffisance en fut signalée au ministre.

Je me mis également en relation avec Bitch, point de concentration du 5^e corps, Strasbourg, du 1^{er} corps, et Belfort du 7^e corps.

Le 5^e corps était à peu près complet, mais il lui manquait ses services administratifs. Quand au 1^{er}, il n'avait que deux divisions, et le 7^e n'avait encore qu'un noyau.

Les commandants de ces troupes recevaient également des ordres directs du ministre de la guerre, et n'étaient probablement pas mieux renseignés qu'à Metz, pendant ces quelques jours qui ont précédé l'arrivée du major général et de l'empereur, puisqu'ils m'ont envoyé fort peu de renseignements sur les préparatifs de mobilisation de l'ennemi.

Partout il manquait un détail pour compléter les services nécessaires. Cela vient du défaut de trop concentrer les magasins généraux, au lieu de les répartir dans les places qui doivent servir de base d'opération.

On croyait avoir paré à la difficulté par la rapidité des communications qu'offrent les voies ferrées, mais on ne tenait pas assez compte de l'encombrement, des chargements, des répartitions à faire aux troupes, des erreurs de direction. (Ce cas s'est présenté même pour des détachements appartenant à la réserve.)

Des cantonnements occupés par les troupes n'étaient pas reliés au grand quartier général par des lignes télégraphiques.

Je mis à la disposition de la place les travailleurs d'infanterie qu'elle pouvait employer pour activer ses travaux de défense, le personnel et les chevaux de l'artillerie divisionnaire pour aider à l'armement des forts.

Quant aux approvisionnements, les intendants

me rendirent compte qu'ils étaient loin d'être suffisants et que les marchés passés par les fournisseurs n'étaient pas encore en voie d'exécution. M. l'intendant en chef quitta Metz pour activer les livraisons et ne put revenir (1).

Comme chaque corps d'armée avait son personnel administratif, pourvoyant à ses besoins journaliers par des marchés passés sur les lieux, je me bornai à signaler au ministre de la guerre ce qui était le plus urgent.

Plus tard, quand M. le général Coffinières fut nommé commandant supérieur de la place, il avança dans un de ses rapports, qu'au recensement qui fut fait, j'ignore à quelle époque, les magasins contenaient pour cinq mois de vivres pour la garnison normale. Reste à savoir ce qu'il entend par l'effectif normal.

D'après un travail établi par la direction du génie en 1868, ce chiffre n'avait été que d'environ 20,000 hommes, chiffre bien au-dessous de celui qu'il a atteint en août 1873, et que le gouverneur regardait comme devant être exclusivement de troupes de ligne.

Venaient ensuite les petits dépôts des divisions de l'armée, les mobiles, les francs-tireurs, les compagnies d'ouvriers du chemin de fer, qui augmentèrent de beaucoup l'effectif des rationnaires. Puis on aida les pauvres de la ville et des villages de la banlieue.

L'armée a donc vécu longtemps sur les ressources que son administration se procurait sur les lieux ou par ce que produisaient des expéditions sur les villages environnant le camp retranché. Seulement, l'ennemi, pour nous empêcher de continuer à profiter de ces ressources, commença par incendier les villages que nos troupes visitaient, et nous dûmes restreindre ces expéditions afin d'éviter la destruction totale du pays.

Lorsque l'honorable général Changarnier avança que nous aurions pu étendre notre action à 22 kilomètres, la seule réponse à faire est que si nous avions réussi à parcourir cette distance, qui équivaut à une marche, nous aurions continué en avant.

Quand l'état de siège fut déclaré à Metz, les autorités civiles et militaires ne prirent pas immédiatement les dispositions réglementaires, quand il en était temps encore, pour faire rentrer dans son enceinte les ressources en vivres et en fourrages des cantons voisins, en activant les récoltes. On ne fit pas sortir de la ville les bouches inutiles ni les étrangers, la plupart Allemands, et pouvant être nuisibles. Les sages dispositions prescrites par le règlement sur le service des places ne furent pas sévèrement appliquées, afin de ne pas inquiéter la population.

Le commissaire central de la police de Metz ne

(1) Il en était de même pour les munitions destinées à l'armée; en outre, le grand parc n'a jamais rejoint.

put me trouver des agents inspirant confiance, pour aller, en territoire allemand, savoir ce qui s'y passait et me tenir au courant des mouvements de l'ennemi.

Le commissaire de la gare de Thionville seul me tenait au courant de ce qui arrivait à sa connaissance, d'après ses conversations, ses investigations auprès des voyageurs venant du Luxembourg.

Nous étions donc fort peu renseignés; tandis que l'ennemi entretenait de nombreux espions autour de nos camps et des quartiers généraux, parce que, par suite d'une tolérance fâcheuse, les ouvriers ou autres, appartenant aux nationalités allemandes, étaient restés dans le pays messin.

Lors de l'arrivée des états-majors à Metz, on eut le tort de ne pas les installer dans des maisons particulières, au lieu des hôtels publics qui étaient fréquentés par les correspondants de tous les journaux de l'Europe.

L'ennemi devait être très-exactement informé de nos préparatifs, de nos projets, de nos mouvements, d'autant mieux que bon nombre des domestiques de ces hôtels étaient Allemands ou Luxembourgeois, et que les communications n'étaient pas interrompues entre les pays frontières (1).

Le major général arriva le 26 juillet, et l'empereur le 28 du même mois.

J'avais quitté Metz le 25 juillet, sur un ordre du major général pour établir le quartier général du 3^e corps à Boulay, et j'y revins, pour quelques heures, le 23, également par ordre du major général, pour saluer Sa Majesté et recevoir ses instructions.

La 2^e quinzaine de juillet se passa sans événements de guerre, mais en marches et contre-marches pour occuper différents cantonnements sur l'extrême frontière.

Ces mouvements fatiguaient les troupes sans résultats apparents quant aux opérations, et influençaient leur moral.

Le 1^{er} août, les divisions du 3^e corps étaient ainsi échelonnées pour concourir à l'opération offensive qui eut lieu le 2 sur Sarrebruck (2).

3^e et 4^e à Saint-Avold.

2^e à Haut-Hombourg.

1^{er} à Merlebach et à Rosbruck.

Par ordre de l'empereur, une conférence eut lieu le 31 juillet (3) à Forbach, entre :

MM. le général de Failly, commandant le 5^e corps; le général Frossard, commandant le 2^e corps; le général Soleille, commandant l'artillerie de l'armée;

(1) Consulter la note allemande saisie sur un officier tué aux avant-postes.

(2) Voir l'ordre et dépêche télégraphique relatifs à l'opération sur Sarrebruck. Lettre du 30 juillet, signée : Lebrun.

(3) D'après la lettre du major-général, le quartier du général Frossard aurait dû être à Morsbach, et non à Forbach. (Lettre citée page 9.)

le général Coffinières, commandant le génie de l'armée, pour arrêter les détails de cette opération qui aurait dû être entreprise, mais à titre de coup de main seulement, dès la déclaration de la guerre.

Je n'étais pas d'avis que l'on entreprit cette opération sur une grande échelle, puisque nous n'étions pas complètement organisés pour en poursuivre les résultats favorables, et que c'était provoquer l'ennemi qui se concentrait depuis une dizaine de jours, à prendre l'offensive sur nos corps disséminés. C'était sans doute un résultat que d'inutiliser les voies ferrées de Mayence, de Trèves et de Manheim vers leur point de jonction, mais pas assez important pour compromettre, en s'engageant intempestivement, les débuts de la campagne.

J'émis l'avis qu'il serait préférable de faire une opération sérieuse sur Deux-Ponts ou sur Trèves, après avoir enlevé Sarrelouis, afin de porter la guerre chez l'ennemi.

Il me fut répondu que ce serait faire la guerre comme du temps de Turenne, que les places se masquaient et tombaient par suite des traités.

On tomba d'accord pour que l'opération projetée se bornât à occuper les positions de la rive gauche de la Sarre, dominant la gare, qui serait battue par le canon.

L'empereur donna son consentement à ce projet, qui fut mis à exécution le 2, à 11 heures du matin, et terminé à une heure de l'après-midi. Cette affaire, à laquelle assistèrent l'empereur, le prince impérial et le major général, fut livrée par des troupes du 2^e corps, qui rejetèrent l'ennemi sur la rive droite et lui firent des prisonniers.

La division Montaudon, du 3^e corps, avec laquelle je marchai, fit une diversion en avant de la Grande-Rosselle, explorant les bois et poussant un détachement jusqu'à portée de canon de Verdun, pour surveiller Sarrelouis. Quelques obus furent envoyés sur les détachements prussiens, qui se retirèrent rapidement sur la rive droite.

Le général de Failly opérant au même moment une diversion de Sarreguemines par la rive droite de la Sarre, mais sans rencontrer l'ennemi, et rentra, à six heures du soir, dans ses cantonnements.

Les troupes du 3^e corps firent de même. Quant à celles du 2^e corps, elles s'établirent militairement sur les positions conquises.

Dans l'après-midi du 5 août, une dépêche télégraphique me prévenait que j'étais nommé commandant en chef des 2^e, 3^e et 4^e corps, pour les opérations militaires seulement.

Cette dépêche fut confirmée par une lettre de service en date du 9 août.

Un ordre émané du quartier impérial, le 4 août, prescrivait aux troupes des 2^e, 3^e, 4^e et 5^e corps, d'occuper, le 5 août, les cantonnements suivants :

ORDRE

Il faut toujours supposer à ses ennemis le projet le plus raisonnable. Or, d'après ce qu'on lit dans

les journaux anglais, le général Steinmetz occuperait une position centrale entre Sarrebruck et Deux-Ponts, et serait appuyé par derrière par un corps du prince Frédéric-Charles, et sa gauche se relierait à l'armée du prince royal, qui se trouve dans la Bavière rhénane.

Leur but serait de marcher droit sur Nancy. En conséquence, je désire que les troupes prennent les positions suivantes :

Le général de Ladmirault aura son quartier général à Boulay, une division à Bouchepon et la troisième à Teterchen.

Le maréchal Bazaine aura son quartier général à Saint-Avold, une division à Marienthal, une troisième à Puttlinge, la quatrième sera placée suivant ses convenances, soit en avant, soit en arrière de ses positions.

Le général Frossard restera dans la position où il est.

Le général de Failly ira rejoindre, à Bitche, la division qui y est déjà : ces deux divisions seront sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Celle qui restera à Sarreguemines se mettra en relation avec la division qui est à Puttlinge et sera sous le commandement du maréchal Bazaine.

La division de cavalerie qui est à Pont-à-Mousson se portera à Faulquemont.

Le maréchal Canrobert sera à Nancy avec trois divisions.

Il est bien entendu que celle de ces divisions que le général de Ladmirault enverra à Bouchepon ne se rendra sur ce point que dans la journée du 6 de ce mois.

Signé : NAPOLEON.

Dépêche télégraphique modifiant l'ordre précédent.

À M. le maréchal Bazaine à Boulay.

Metz, le 4 août 1870, 9 heures 10 du soir.

Demain 5, portez la division Decaen à Saint-Avold, où vous aurez votre quartier général et vos réserves; portez également demain la division Metman à Marienthal, la division Montaudon à Sarreguemines et la division Castagny à Puttlinge.

Signé : NAPOLEON.

M. le général commandant le 4^e corps crut devoir modifier cet ordre, par suite des renseignements sur l'ennemi, et m'en rendit compte par la lettre ci-après :

Boulay, le 6 août 1870, 11 h. du matin.

Monsieur le maréchal, conformément aux instructions que vous m'avez adressées le 4 août, je viens vous faire connaître qu'aujourd'hui 6 août je devrais occuper Teterchen, Boulay et Bouchepon, chacun par une division entière.

Tous les renseignements que je reçois et ceux que vous m'adressez m'indiquent qu'il y a sur les rives de la Sarre un corps d'armée prussien assez considérable et qui aurait l'intention de nous attaquer.

Dans cette éventualité, l'occupation de Boulay par une division entière ne pourrait prêter à une attaque qu'un concours trop tardif. Aussi ai-je fait diriger sur Coume la 3^e division Lorencey qui, à midi, devait quitter Bouzonville pour se diriger sur Boulay.

De cette façon, le 4^e corps d'armée occupera aujourd'hui 6 août les positions ci-après :

1^{re} division, de Cisse, à Teterchen; 3^e division, de Lorencey, à Coume; 2^e division, Grenier, à Boucheporn.

Mon quartier général, avec une brigade de dragons et les réserves d'artillerie, restent à Boulay, prêts à se porter au point le plus menacé, et avec des routes libres de tous côtés.

11 heures du matin : Je n'ai pas encore reçu les rapports des grandes reconnaissances exécutées ce matin, par Bouzonville et Teterchen.

Le général Grenier, commandant la 2^e division, est arrivé. Il sera ce soir à Boucheporn, où se trouvera sa division. Je lui donne l'ordre d'établir un poste de cavaliers à Longville-les-Saint-Avold, pour le service des correspondances.

Signé : DE LADMIRAULT.

De son côté, le maréchal major général appelle mon attention sur les mouvements de l'armée allemande sur la Sarre :

Le major général à M. le maréchal Bazaine, à Saint-Avold :

Metz 5 août, 10 h. du soir.

Toujours les mêmes renseignements, indiquant que des forces ennemies considérables se portent par Trèves vers Sarrelouis et Sarrebruck.

On pense qu'il y a exagération dans l'évaluation des forces prussiennes dont il s'agit. Il convient néanmoins que l'on redouble d'attention aux avant-postes et que l'on fasse de sérieuses reconnaissances sur notre front.

Une autre dépêche du 6 août, 5 h. 5 m. du matin, me prévient que je puis être attaqué (voir aux annexes, le n^o 4).

Le 6 août, à 10 h. 25 du matin, M. le commandant du 2^e corps (1) me prévint par dépêche télégraphique ci-après des reconnaissances de l'ennemi :

(1) M. le général Frossard avait été autorisé directement par l'empereur à transporter son quartier général à Forbach et à concentrer ses divisions autour de lui. (Voir aux annexes.)

Le général Frossard au maréchal Bazaine, à Saint-Avold :

Forbach, le 6 août 1870, 10 h. 6 m. du matin.

L'ennemi a fait descendre des hauteurs de Sarrebruck vers nous de fortes reconnaissances infanterie et cavalerie, mais il ne prononce pas encore un mouvement d'attaque. Nous avons pris nos mesures sur les plateaux et sur la route.

Je n'irai pas à la gare de Saint-Avold.

Les dépêches se succédèrent et des ordres furent expédiés aux divisions Castagny, Metman, Montaudon et à la brigade de dragons du général de Juniac, toutes ces troupes appartenant au 3^e corps, les deux premières divisions, ainsi que la brigade de cavalerie, de se diriger sur Forbach en s'échelonnant, et la division Montaudon de se diriger sur Spiekeren en passant par Grosbliederstrof (itinéraire tracé par M. le général Frossard).

Malheureusement cette division, qui était à peine arrivée à Sarreguemines et qui s'attendait à une attaque (1), ne put commencer son mouvement que vers cinq heures de l'après-midi (2).

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Maréchal Bazaine au général Frossard à Forbach, 1 heure après midi, 6 août 1870.

Quoique j'aie très-peu de monde sous la main pour garder la position de Saint-Avold, je fais marcher la division Metman sur Macheren, Betting et Saint-Avold, Castagny sur Farchviller et Theding. Je ne puis faire plus.

Mais, comme vous avez vos trois divisions réunies, il me semble que celle qui est à Ating peut très-bien envoyer une brigade, et même plus, sur Morsbach, afin de surveiller Rosbruck, c'est-à-dire la route de Assaert, par Emerweiller, et Gross-Rosselle vers Sarrelouis.

Notre ligne est malheureusement très-mince, par suite des dernières dispositions prises, et, si ce mouvement est vraiment aussi sérieux, nous ferons bien de nous concentrer sur la position de Cadernbronn.

Tenez-moi au courant.

Vers le soir, j'envoyai également à Forbach le 6^e de ligne par le chemin de fer, et ne conservai, pour couvrir l'importante position de Saint-Avold, qui n'est qu'à quatre heures de Sarrelouis, et à trois kilomètres de la frontière, que trois régiments de la division Decaen, du 3^e corps, et le restant de la division de cavalerie.

(1) Voir aux Annexes les dépêches du chef d'état-major de la division Montaudon et du commandant de place de Sarreguemines (dépêches télégraphiques).

(2) Je n'avais pas de lignes télégraphiques pour relier les postes de Marienthal et de Puttlinge avec Saint-Avold.

Général de Juniac au maréchal Bazaine, à Saint-Avold :

7 août, 5 heures du matin.

Après votre dépêche reçue le 6 août à trois heures, à Haut-Hombourg, j'ai mis la plus grande rapidité à me rendre à Forbach.

À mon arrivée à quatre heures, j'ai eu l'honneur de voir le général Frossard qui, après m'avoir félicité de ma prompte arrivée, m'a renvoyé occuper les trois points de Morsbach, Bening et Merlebach.

À la fin de la soirée et du combat qui s'était passé en partie en face de moi, j'ai conservé mes positions. Mais dans la nuit, ayant envoyé une reconnaissance sur Forbach, j'ai appris que le général Frossard l'avait complètement évacué pour se diriger sur Sarreguemines, m'ayant oublié.

Toutes les troupes étant parties, et me trouvant seul observé par l'ennemi, qui m'aurait enlevé à la pointe du jour, ma position n'était plus tenable. J'ai fait monter à cheval à une heure du matin, dans le plus grand silence, pour dérober mon mouvement. J'ai, en même temps, envoyé un adjudant prévenir les détachements de Bening et Merlebach, pour les rallier à moi.

La brigade Arnaudeau, du 2^e corps, se trouvait dans la même position que moi : nous primes ensemble la route de Puttlinge, où je viens d'arriver à cinq heures du matin, me ralliant sur une division de votre corps d'armée. J'attends les ordres de Votre Excellence. Les détachements que j'avais rappelés ne vont pas, je pense, tarder à me rejoindre. Mes hommes et mes chevaux sont épuisés de fatigue et de besoin.

Signé : DE JUNIAC.

Général de Castagny au maréchal Bazaine :

7 août, 3 heures 30 du matin.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que M. le capitaine d'état-major Thomas, qui conduisait les bagages de M. le général Frossard, m'a informé, lorsque je suis arrivé à Folckling, que je ne pourrais pas rejoindre Forbach, qui était évacué.

J'ai alors arrêté ma colonne, j'ai pris les dispositions que j'ai expliquées au chef d'escadron Catez de votre état-major général, puis je me suis décidé à envoyer deux officiers dans la direction de Forbach, pour tenter de prendre les ordres du général Frossard, sous le commandement duquel vous m'aviez mis par votre ordre du 6 août (6 heures 15).

Ces officiers n'ont trouvé que le général Metman, qui leur a dit qu'il était à Forbach depuis six heures, que le général Frossard était parti depuis deux heures dans la direction de Sarreguemines ; que la division Bataille, la moins maltraitée, se dirigeait aussi sur Sarreguemines ; que lui-même

allait prendre la même route, déjà très-encombrée ; qu'au jour j'allais me trouver seul dans la position que j'occupais entre Folckling et Theting ; que l'ennemi était très en force, et que ce que j'avais de mieux à faire était de me replier sur Puttlinge, pour me diriger sur Sarreguemines.

La route entre Saint-Avold et Puttlinge est complètement dégarnie ; mon aide de camp n'a trouvé personne en la parcourant entre ces deux points ; et, quand il est arrivé à Puttlinge, porteur de la dépêche de Votre Excellence, j'y arrivais de mon côté.

Je fais parvenir votre lettre au général Frossard par un espion.

À l'instant le général Montaudon m'envoie un officier. Il sera ici dans une heure avec sa division. Je reste avec lui et j'attends vos ordres.

Signé : DE CASTAGNY.

Général de Montaudon au maréchal Bazaine.

7 août, Puttlinge.

Je suis parti à cinq heures de Sarreguemines. Arrivé près de Grosbliederstrof, j'ai su par des renseignements ainsi que par la direction des feux que je ne pouvais, en passant par ce point, entrer en communication avec le général Frossard. J'ai pris ma direction sur Esling, mais la nuit étant arrivée, je me suis trouvé en arrière de la position de Spiekeren, vers Bousbach, où je me suis arrêté jusqu'à 1 h. 30 du matin.

Ayant appris que le général Frossard battait en retraite sur Sarreguemines, je me suis dirigé sur Woustwiller, pour appuyer sa gauche ; mais j'ai su en chemin qu'il battait en retraite sur Puttlinge, et comme le général de Castagny me fit savoir qu'il avait ordre de vous rallier, je me suis établi sur Puttlinge, qu'il venait d'occuper.

Le 2^e corps vient d'arriver sur ce point. Je reçois à l'instant votre dépêche en date de ce jour.

Signé : DE MONTAUDON.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Le général Bataille au maréchal Bazaine, à Saint-Avold.

7 août, 3 heures du matin.

On évacue Forbach. Le général Metman, le seul avec qui j'ai pu communiquer, m'a appris que le général Frossard était parti depuis deux heures pour Sarreguemines, et que toutes les troupes fraîches s'y rendaient aussi.

Bening, 7 août. (Dépêche reçue à 9 heures du mat.)

Général Metman, au maréchal Bazaine, à Saint-Avold.

Parti de Bening hier soir, à 7 h. 30, dépêche télégraphique du général Frossard ; cherché toute la